

Elle a un nouveau jeu

Natalie Jean

Numéro 145, avril 2015

Comme il vous plaira

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73815ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, N. (2015). Elle a un nouveau jeu. *Moebius*, (145), 41–48.

NATALIE JEAN

Elle a un nouveau jeu

J'ai un nouveau jeu merveilleux. Il a commencé il y a deux semaines, quand des fleurs d'un jaune tonique sont apparues dans l'espace vert de mon immeuble. Je m'en suis fait un bouquet que j'ai mis sur ma table de travail. Je levais les yeux et elles étaient là, leurs jolies têtes tournées à l'unisson vers le soleil comme une équipe de gymnastes, fières de la pureté de leurs formes. Je faisais le montage d'un dépliant pour une compagnie de lavage de vitres, mais j'avais l'impression de vivre de la poésie en prose.

Trois jours plus tard, les pétales tombés forment une couronne autour du vase. Je les ramasse et, prise d'une inspiration subite, les lance par la fenêtre du troisième étage. Me penchant pour les voir savourer leur dernier tour de piste, je les regarde tourbillonner, quand un pousse-pousse propulsé par une mère olympique tourne le coin et, dans une synchronie parfaite, franchit la distance voulue pour traverser ma pluie de pétales. L'enfant éclate d'un rire de cristal frais, la mère s'arrête, lève une tête rêveuse. Vivement, je me cache.

On devient vite accro à ce jeu.

Plusieurs bouquets ont suivi le chemin du premier et mon intérêt n'a pas décru. Je choisis mes victimes avec soin – rien n'est plus frustrant que de gaspiller sa ressource sur un dos rond qui promène son cabot au bout d'une laisse trop courte en l'engueulant, et qui ne daigne même pas ralentir, alors qu'un petit miracle lui tombe dessus; mais c'est une exception –, presque toutes mes proies réagissent avec ravissement. J'aime tout de ce jeu: la récolte de la matière première, l'expectative effervescente

du client idéal, le lancer (qui doit se faire au bon moment, en calculant la direction et la force du vent), les secondes magiques où les pétales virevoltent, et enfin, la réaction du gibier.

Hier, c'était des amoureux. Je les ai vus arriver de loin, ils ne se tenaient ni par la main ni par la taille, mais on peut voir de quelqu'un qu'il est aimé de quelqu'un d'autre, quelque chose transparait dans le port de tête, le port de corps. Les pétales venaient de mon géranium rouge vif, je les avais cueillis à mon réveil, ils attendaient sur le bord de la fenêtre dans un petit bol de bois.

Mon lancer fut parfait : ils en ont eu plein les cheveux, la femme a tourné sur elle-même, les paumes vers le ciel. Je me suis cachée, mais quand j'ai jeté un nouveau coup d'œil, je me suis fait prendre. On s'est regardés en riant.

Ils sont repartis, enlacés serré.

C'est comme si je me sentais devenir... *sainte*.

Cette nuit, dans les dédales de mes connexions synaptiques, je rencontre Chrisna Murti : il est là, sur le parvis de la bibliothèque Gabrielle-Roy, en plein soleil, près des toxicomanes. Je suis vraiment contente de le voir, je dis « Hé, Chrisna, c'est toi ? Salut ! », je l'adore. Je lui dis que j'ai de vieilles bananes à la maison et que je vais lui faire un gâteau : il aimerait ça ? Il ne répond pas, il se tourne vers un gros roi de l'âge du bronze qui vient d'arriver, et ils discutent de la prétention que j'ai de faire cuire un gâteau en été : philosophiquement, ça ne se fait pas, et patati et patata... Je les plante là, j'ai des livres en retard. Je m'éloigne en traînant ma valise à roulettes pleine de bouquins, pendant que Chrisna et son colosse continuent de rire de moi.

Je rentre et fais le gâteau. Quand il est cuit, je fouette du fromage à la crème avec du sirop d'érable pour napper le saint dessert qui se transforme alors en dessert décadent. Groupie finie, je retourne voir Chrisna. Il est toujours là avec le géant. Ils se jettent sur mon gâteau chimérique, ils en ont le visage tout barbouillé.

Je me réveille et n'essaie même pas de me demander ce que ça veut dire. J'ai faim.

Je mangeais des céréales en attendant une grand-mère qui s'en venait à pas prudents, et voilà qu'une auto arrive et que l'humain qu'il y a dedans entreprend de se garer en parallèle sous ma fenêtre. Dès la première manœuvre de recul, on voit qu'il ne l'a pas, il ne l'a pas du tout. La vieille dame longe le mur, le plus loin possible de ce véhicule kamikaze tout droit sorti d'un film de Mister Bean. Le conducteur opère avec une maladresse fascinante. Enfin, la voiture s'immobilise dans un oblique léger, le pneu arrière semi-aérien, accroché au rebord du trottoir.

J'ai effectué mon lancer au moment où le moteur s'éteignait, puis j'ai regretté de n'avoir pas attendu un peu : les pétales blancs des marguerites semblaient pressés d'atteindre le béton... Mais le jeune homme – on aurait dit un ado – est sorti de l'auto top chrono ! C'était de toute beauté, il a enlevé sa casquette et levé les deux bras en vainqueur, sous l'acclamation silencieuse des pétales.

J'étais bien cachée, je pouvais le voir de dos, il s'était allumé une cigarette, une main glissée dans la poche arrière de son jeans, il scrutait le ciel.

Deux heures de l'après-midi, il faut vraiment que je travaille, mais le ciel est d'un bleu si pur et il n'y a pas un souffle de vent... Difficile de résister : je vais aller patiner. Une toute petite heure pour en revenir énergisée, que je me dis. J'y vais souvent, c'est à côté.

Je pars en voiture. (Je sais, vous allez dire : si c'est à côté, pourquoi est-ce qu'elle y va en auto ? Voilà : mes patins datent du siècle dernier, ils sont lourds et, si sur la piste je ressemble à une patineuse de vitesse bien enlignée, je ne veux rien savoir de louvoyer dans le trafic. *Et en vélo ?* Répliquez-vous. Si j'y allais en vélo, je devrais transporter les patins dans un gros sac qui, une fois sur mon dos, ferait obstacle au plaisir de l'aérodynamisme fluide qui est, comprenons-nous bien, le but ultime de l'exercice. Bon, le sujet est clos.) Dix minutes plus loin, je tourne en rond, cherchant désespérément une place de stationnement près de la piste. D'habitude c'est facile, mais il y a des travaux et plusieurs rues sont bloquées. Ça prend un quart d'heure, mais je finis par trouver. Je chausse mes patins, enfile ma casquette, mes protège-poignets et m'extirpe de l'auto sous un soleil radieux.

Enfin, me voici lancée sur le bord de la rivière Saint-Charles dans le pays de l'été magnifique, ça sent l'herbe fraîchement coupée, je suis seule sur la piste et mes cuisses répondent à l'appel comme personne. Passé le parc de la Grande Hermine, j'avise un massif de roses hybrides – des pompons d'un beau rose pâle –, et je m'arrête pour me bourrer les poches de pétales (je prends seulement les fleurs à moitié fanées qui pendouillent et seraient tombées d'ici la nuit). C'est bon cette petite provision ; je ne peux pas non plus dévaliser la cour de mon immeuble!

Je poursuis ma glisse, pense à me rentrer la bedaine de temps en temps, mais au bout de deux-trois respirations, j'oublie.

J'aime patiner, c'est moins dommageable pour les articulations que la course à pied. Dans une vie antérieure, j'ai fait de la danse gymnique acrobatique et je me suis passablement usé les *coussins des jointures*, disons-le comme ça. J'ai mes patins depuis février 1998, je les ai achetés après avoir été mise à la porte d'une agence de design du Vieux-Montréal, suite à un party d'Halloween.

Dans ce temps-là, je tombais dans tous les pièges...

Le party avait lieu à Sherbrooke, siège de la maison mère. Comme tenue d'Halloween j'avais roulé dans mon sac la *n'doquette* que Salimata m'avait offerte : une ample robe sénégalaise, d'un bleu invraisemblable, ornée de froufrous avec voile assorti ; le tissu infroissable se compactait, c'était pratique pour le déplacement. À l'époque, je me relevais péniblement de ma rupture avec Olivier et je m'habillais toujours en noir, c'était donc un véritable déguisement.

La fête se passait dans une cabane à sucre et ils avaient mis le paquet : buffet, bar ouvert, éclairage, bon système de son. J'étais en pleine forme et avec Roseline (déguisée en arbre de Noël illuminé), je dansais sur de la pop comme une sauterelle en délire, quand le morceau avait brusquement été coupé pour faire place à un slow langoureux. Un ours s'était alors matérialisé devant moi, avait posé les mains sur mes hanches et plaqué sa virilité sur ma cuisse. J'avais mis quelques secondes à replacer le graphiste senior de Sherbrooke. Je n'avais pas fait d'éclat,

c'était un petit jeune homme, chauve et timide. J'avais un peu pitié de lui... L'alcool aidant, il m'avait poursuivie de ses assiduités jusque tard dans la nuit.

Ma vie est remplie d'exemples de gentillesse mal placée.

Quatre mois plus tard, dans le Vieux-Montréal, le patron attend que je termine une illustration avant de me convoquer à son bureau. Il est presque midi lorsque je cogne à sa porte. Il a l'air en deuil, rien ne va plus : le graphiste senior de Sherbrooke n'est pas content de mon travail, ils vont devoir me laisser aller.

La nouvelle me rentre dedans comme une gifle de granit. J'explique que mon travail n'est pas en cause, que depuis cette nuit d'Halloween où j'ai refusé de lui ouvrir la porte de ma chambre dans le B&B où il avait réussi à s'introduire, le collègue senior de Sherbrooke truffe nos communications de blagues salaces dans lesquelles il est question d'*agace* ou de *guidoune*... Le patron regarde à travers moi, secoue la tête de droite à gauche pendant que je m'humilie à prononcer ces mots sales.

J'ai même gardé les courriels, il ne veut pas les voir? « Non. Non, pas la peine. Désolé. »

Saquée, je suis. Je ramasse mes affaires en pleurant alors qu'autour de moi, les collègues, soudainement hyper concentrés, cliquent furieusement; sauf Roseline, qui me prend dans ses bras.

Dehors il fait froid, il neige et il vente. Je zigzague dans les vieilles rues de pavés jusqu'au bord des quais, regarde le fleuve noir avaler la tempête. Je ne comprends plus rien du monde dans lequel je vis. Gelée, affamée, je marche, ployée sous la bourrasque, le long d'un chapelet interminable de boutiques touristiques fermées pour l'hiver. La neige est un rideau opaque et je ne sais plus ni où ni qui je suis.

Enfin, un commerce illuminé. J'entre dans une douce chaleur et comme d'habitude, protestant contre le brusque changement thermique, mes lunettes se couvrent de buée. Une voix résonne dans l'espace : « Excusez-moi, nous sommes fermés, je ne suis là que pour le ménage en vue

du printemps. » Une femme approche, derrière la brume de mes lunettes. J'essaie de sourire, mais ma bouche gelée proteste et fait la grimace. J'enlève une mitaine, retire mes lunettes. C'est un peu flou, mais je vois son visage ovale et pâle, ses cheveux blond roux, comme de la laine bouclée. Elle avance encore un peu et je distingue ses yeux très bleus plongés dans les miens : des yeux qui me voient.

Elle dit : « Je vous en prie, venez. Prenez le temps de vous asseoir un moment. »

Elle me guide vers une espèce de salon, mon corps s'effondre dans un fauteuil, et elle disparaît.

C'est tout ce que je veux : avoir chaud, me laisser fondre, ne pas avoir à parler. Je ne pense à rien, les plafonds sont hauts, sur un mur lambrissé de bois roux, des souliers de course sont exposés, éclairés comme des œuvres d'art.

La femme revient et, sans rien dire, dépose sur mes genoux une barre tendre énergétique et une cascade de mandarines avant de retourner au fond de la pièce, derrière un édifice de boîtes.

Je me souviens avoir compris comment on tombe subitement amoureux d'une femme.

Je me souviens du goût des mandarines.

Après, je reste sans bouger, je dors peut-être un peu.

J'ouvre les yeux, elle est de nouveau devant moi, les yeux pétillants, une grande boîte dans les bras, elle demande « Aimez-vous le patin à roulettes ? », et dans sa voix, il y a déjà toute la joie de la glisse. Je souris, contente que mon visage m'obéisse à nouveau.

La boîte est illustrée de papillons monarques, elle en sort un gros patin de plastique noir à clips mauves. « C'est le modèle Aeroblade d'il y a deux ans, mais ils n'en feront plus jamais d'aussi bons. » Dans un état second, je retire mon manteau, mes bottes, pour chausser ce patin massif avec l'impression de glisser dans une pantoufle. « Le soutien intérieur se gonfle, regardez : vous pressez le caoutchouc ici derrière. » Elle s'agenouille pour me montrer, passe son bras mince entre mes mollets et presse un dôme de caoutchouc qui fait un petit bruit d'oiseau. Elle relève la tête pour me sourire : « Si vous les aimez, je vous les vends au quart du prix. »

Et c'est ainsi que pour la première fois, sur un parquet de chêne tricentenaire, j'ai testé mes patins pneumatiques qui aujourd'hui encore me propulsent dans le paysage parfumé de mon bel été.

Je fais le grand tour par le pont Drouin et reviens à ma voiture le visage un peu rouge, mais l'esprit clair. J'ouvre la portière et m'assois pour retirer mes bolides à roulettes. On se sent si léger après. J'effectuais de petits sauts rebondissants sur le trottoir pour apprécier l'effet aérien de mes sandales, quand un mastodonte sorti de nulle part me recouvre de son ombre et de sa voix courroucée: «C'est quoi l'idée de se parquer devant ma porte de garage?»

Énorme, la tête rasée, la camisole noire ornée d'un dollar doré, les bras entièrement tatoués bleu marine, greffés à son thorax comme des racines bulbeuses. Je lui fais mon plus charmant sourire.

«Je n'avais pas d'idée précise, monsieur, votre porte de garage est plutôt étroite, c'était seulement pour une demi-heure..., et je n'ai vu aucun écriteau indiquant *Défense de stationner.*»

«Écoute ben, ma p'tite madame: pas besoin de pancarte, on se parque pas devant une porte de garage un point c'est toute.»

Je cherche un argument pacificateur à la fois aimable et sans appel, mais rien ne vient.

À court de réplique et sans doute en déficit de bon sens, je plonge les deux mains dans mes poches, empoigne mon arme secrète et, me figurant le ralenti d'une douce pluie rose adoucissant les mœurs, je lui lance un gros motton de pétales par la tête.

C'est dur à admettre: on s'imagine avoir trouvé la solution pour que s'arrêtent toutes les guerres. Pétri de bonne volonté, débordant de mansuétude envers l'*autre* – même s'il est un peu *inesthétique* –, on se sent dans le même club que Gandhi, Mandela ou Aung San Suu Kyi... Mais l'enchantement ne fonctionne pas toujours.

J'ai quand même profité de l'effet de surprise pour me replier vite fait dans l'auto et barrer les portes. Sa grosse main s'est abattue sur le capot comme un coup de

tonnerre. J'ai répondu à ça par un petit sourire – pas trop large –, me suis retenue de faire un *bye bye* sarcastique en dégageant la voiture, au cas où il aurait eu une batte de baseball cachée dans ses bas bruns.